

tive, ses goûts sanguinaires, était adorée avec une pompe toute particulière par le roi, les grands et le peuple. C'était à l'une des fêtes de ce dieu que l'on consacrait cette fameuse statue composée de farine de maïs, de légumes, de fruits mêlés et pétris avec le sang des enfants immolés. On la faisait sécher soigneusement, et, toute grande qu'elle était, elle pesait peu. Aussitôt après la consécration, hommes et femmes se mettaient à danser; ces divertissements se répétaient pendant tout le mois, et pendant tout le mois aussi on immolait des prisonniers. C'était l'époque d'une grande procession dans les villages qui entouraient Tenochtitlan. A chaque station du cortège avaient lieu des sacrifices d'oiseaux, de cailles surtout. La procession rentrait à la nuit, et les prêtres la passaient en veilles; puis, au point du jour, en présence d'un petit nombre d'entre eux et du roi seulement, la statue de pâte était apportée au milieu de la grande salle du temple; un des prêtres lui tirait une flèche au cœur, et s'écriait aussitôt : *Le dieu est mort*. Ensuite la statue était divisée en deux parties égales : l'une pour les habitants de Tlatelolco, l'autre pour ceux de la capitale, subdivisée enfin en milliers de parcelles et distribuée dans chaque quartier, de manière que tout habitant pût prendre part à cette grande communion.

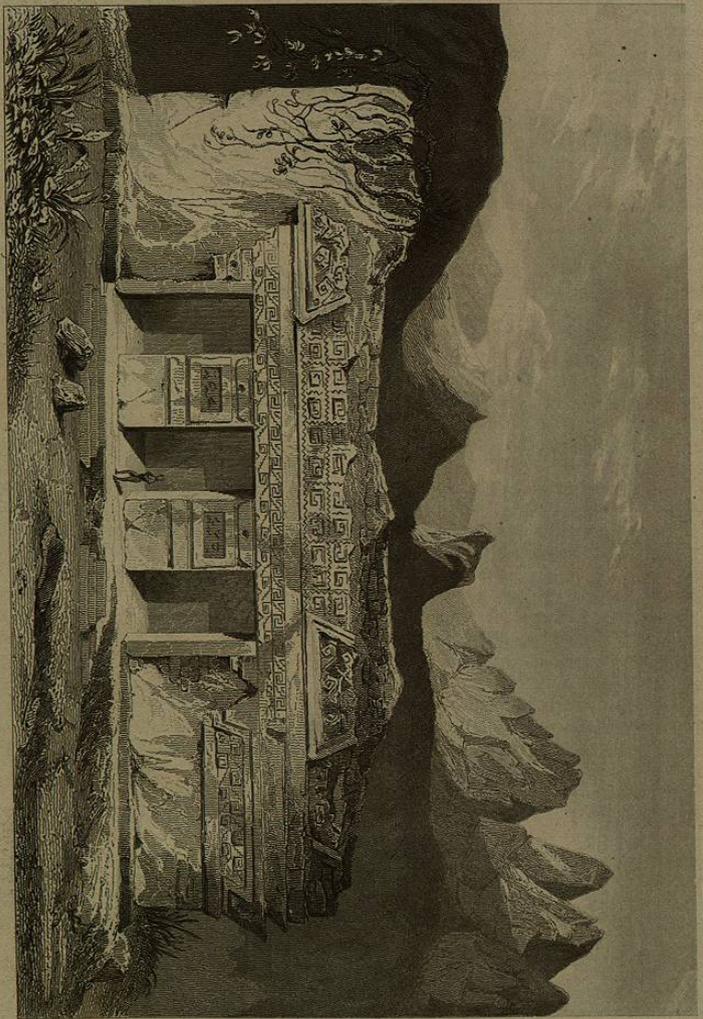
Toutes les fêtes des Aztèques étaient également squillées de sang humain; mais chacune d'elles se faisait remarquer par des circonstances particulières dont les intentions allégoriques échappent à notre ignorance. A la fête de la mère des dieux, une jeune vierge était la victime immolée, et ses bourreaux, quelques vieilles matrones qui dansaient autour d'elle un jour durant en l'excitant au courage et à la résignation; le soir venu, elles lui tranchaient la tête. Dans la fête du dieu du feu, chaque victime avait son parrain choisi parmi les principaux habitants, comme à un auto-da-fé espagnol. Ce noble patron, après avoir dansé, bu et mangé toute la

nuit avec le patient, et longtemps dansé avec lui autour du bûcher allumé, l'y précipitait et le retirait promptement pour qu'il pût être sacrifié vivant à la manière ordinaire. L'anniversaire de l'arrivée des dieux dans le douzième mois, l'une des plus grandes fêtes de l'année, voyait se répéter une semblable horreur. Toutes les rues étaient jonchées de verdure; des branches d'arbres tapissaient le devant des maisons. Les prêtres étendaient une natte devant l'autel de Tezcatlipoca; un d'eux veillait toute la nuit, et lorsqu'au matin des pas humains semblaient imprimés sur la natte, il s'écriait : *Le dieu est arrivé*, adorez-le; et la foule se jetait à genoux, le visage tourné vers l'orient; car c'est ainsi qu'on priait dans l'Anahuac; au soleil couchant tout le peuple s'enivrait, et plusieurs jours de suite se renouvelait la même fourberie et les mêmes orgies.

A la fête de Certeotl une femme expirait sous le couteau sacré, et les nobles faisaient d'abondantes distributions de vivres au peuple, et des présents de vases d'or et d'argent aux prêtres.

On trouve encore, dans le calendrier rituel, un grand nombre d'autres fêtes, dont le détail n'est à peu près qu'une répétition de ce que nous venons de voir; mais bien que notre nomenclature soit déjà longue, nous ne pouvons passer sous silence la plus célèbre de toutes ces solennités religieuses, la fête séculaire du cycle de cinquante-deux ans. Clavigero et M. de Humboldt l'ont décrite : c'est d'après ces deux autorités que nous la rappellerons ici.

C'était une ancienne croyance répandue dans tout l'Anahuac, que la fin du monde arriverait à la fin du cycle de cinquante-deux ans; que le soleil ne reparaitrait plus sur l'horizon, et que les hommes seraient dévorés par des génies malfaisants d'une figure hideuse. A cette grande époque, tout était tristesse dans le vieux Mexique; on éteignait le feu sacré dans les temples; les religieux,



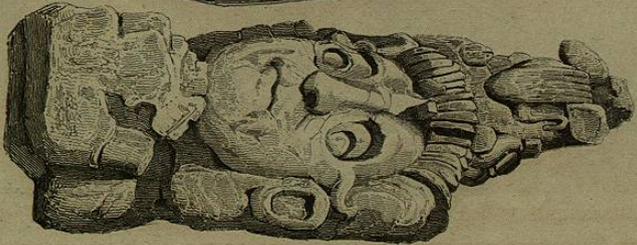
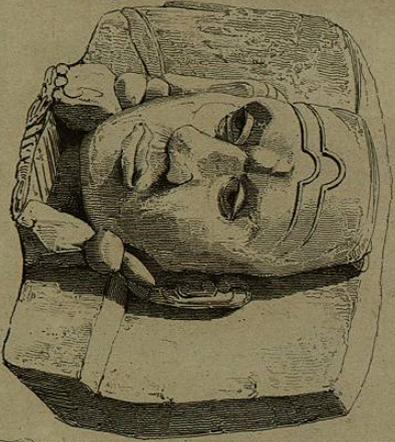
Palenque, Guatemala

2.º Salto de las Animas, Yucatan

J. M. Smith del.

GUATEMALA.

3



GUATEMALA.

Fig. 1002

Stoa Cacahuatl

Lepidoptera adveniens

11

dans les couvents, se mettaient en prières; on n'osait allumer de feu dans les maisons; les habits étaient déchirés, les meubles précieux brisés; on se détachait de toutes les choses de la terre. Les femmes enceintes devenaient un objet d'épouvante; on leur cachait la figure sous un masque de papier d'agave; on les enfermait dans des magasins de maïs, persuadé que l'on était, qu'au moment de la grande catastrophe elles se changeraient en tigres, et se réuniraient aux génies malfaisants pour se venger de l'injustice des hommes.

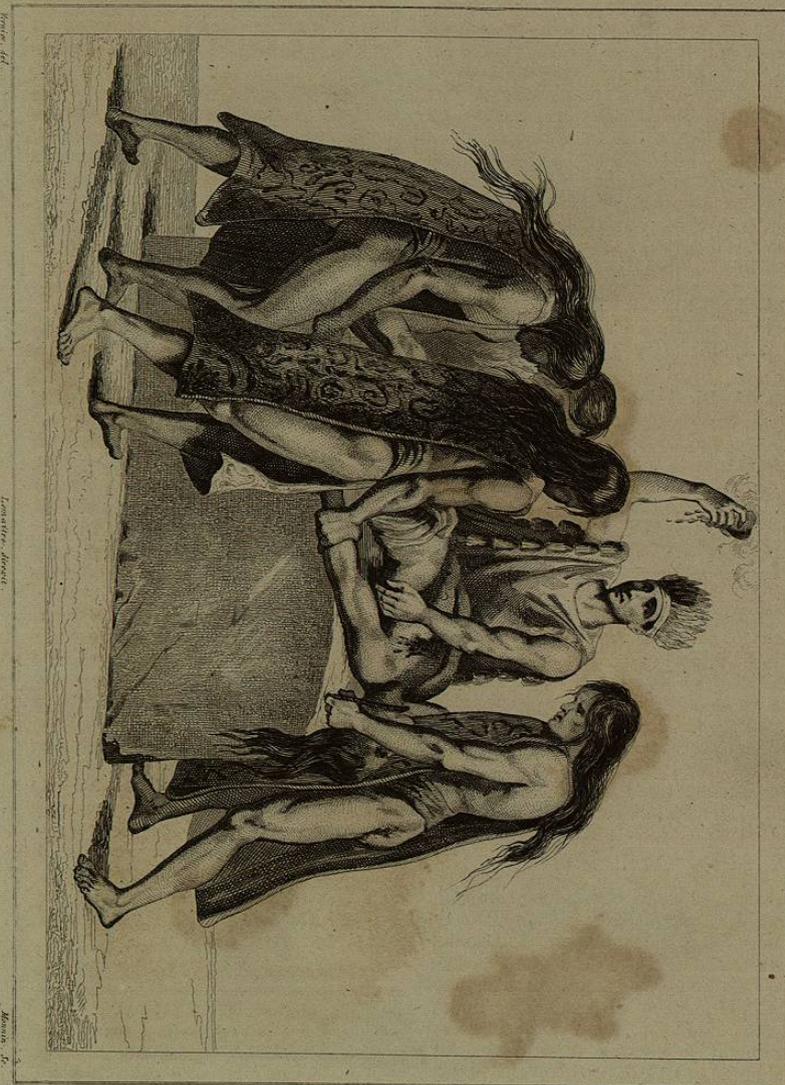
La fête commençait dans la soirée du dernier jour complémentaire. Les prêtres prenaient les vêtements de leurs dieux, et, suivis d'une foule immense, ils se rendaient en procession à la montagne de Huixachtecatl, à deux lieues de Mexico: arrivés à son sommet, ils attendaient en silence l'heure de minuit, l'instant où les pléiades occupent le milieu du ciel. Un pauvre prisonnier de guerre attendait aussi, et, lorsque ces étoiles passaient par le méridien, le malheureux tombait mort, la poitrine ouverte par le couteau du grand prêtre. Dans la plaie faite, on plaçait le bout de l'instrument destiné à donner du feu par frottement avec le bois enflammé; on allumait un énorme bûcher dans lequel on jetait le cadavre de la victime. Le peuple hurlait de joie; ses cris étaient répétés par ceux qui, n'ayant pu suivre la procession, se tenaient sur les terrasses des maisons, sur le sommet des téocallis, sur les collines du lac, épiant les premiers jets de la flamme qui s'apercevait de presque tous les points de la vallée de Mexico. Des messagers, tenant à la main des torches de bois résineux, portaient le feu nouveau de village en village; ils le déposaient dans les temples, d'où il était distribué aux habitants. L'allégresse redoublait au moment où le soleil se montrait à l'horizon. Alors, la procession reprenait le chemin de la ville. Le peuple croyait voir rentrer les dieux dans le sanctuaire; les femmes sortaient de leur prison. On se parait de

nouveaux habits; on employait les treize jours intercalaires suivants, à nettoyer les temples, à blanchir les murs, à renouveler les meubles, et tout ce qui servait à l'usage domestique.

Dans cet aperçu du culte des Aztèques, on a trop souvent entendu répéter ces mots *sacrifices humains*. Notre répugnance est grande à donner quelques détails sur un si déplorable sujet; toutefois, nous devons la surmonter pour compléter le tableau (*).

Parée comme le dieu en l'honneur duquel elle allait être immolée, la victime, au milieu de ses bourreaux, assistait à la fête, aux jeux, aux danses, aux divertissements du jour dont elle devait être le dernier spectacle. L'instant fatal venu, nue et les mains libres, elle montait sur la plate-forme du temple, accompagnée des prêtres qui devaient la sacrifier. Quelquefois l'un d'eux lui présentait, avant de monter, une de ces petites idoles de pâte, en lui disant: Voilà votre dieu. La pierre du sacrifice, placée au sommet du téocalli, était un bloc de jaspé vert, de cinq pieds de long, convexe dans sa partie supérieure. Les prêtres-bourreaux, après s'être saisis du patient, l'étendaient sur cet autel; quatre d'entre eux lui tenaient fortement les pieds et les mains; un cinquième lui passait autour du cou un collier de bois dont la forme était celle d'un serpent roulé, et le sixième, le topiltzin ou grand sacrificateur, revêtu d'un habit rouge assez semblable à nos scapulaires, la tête ornée de plumes vertes et jaunes, les oreilles d'anneaux d'or et d'émeraudes, et la lèvre inférieure d'une petite turquoise, montrait aux assistants l'idole à laquelle il allait sacrifier, et les invitait à lui

(*) Plusieurs manuscrits hiéroglyphiques, et notamment celui de Velletri, nous offrent quelques peintures de ces épouvantables sacrifices, qui semblent moins l'œuvre d'une aveugle et barbare superstition, qu'une combinaison politique d'un gouvernement essentiellement conquérant, cherchant un point d'appui dans la terreur religieuse.



MEXIQUE.

Sacrifices humains.

adresser leurs prières, puis, armé de son couteau d'obsidienne, il s'approchait de la victime, il lui ouvrait le sein, il lui arrachait le cœur, il le présentait au soleil, il le jetait ensuite aux pieds de l'idole, et, le reprenant aussitôt, il l'offrait à l'idole elle-même, soit en l'introduisant dans sa bouche, soit en lui frottant les lèvres de cet horrible présent qu'il brûlait enfin, et dont il conservait précieusement les cendres. Si la malheureuse victime était un prisonnier de guerre, on lui coupait la tête, et on jetait son corps au bas du temple. L'officier ou le soldat auquel il appartenait s'emparait du cadavre et le portait chez lui pour en faire un horrible festin. Toutes ces barbaries étaient communes aux différentes nations de l'Anahuac qui avaient successivement adopté le culte et les mœurs des Aztèques. (*) Dans quelques-unes de leurs fêtes, ces derniers admettaient une espèce de combat singulier entre le bourreau et la victime; mais il fallait que celle-ci fût un captif distingué par son grade et sa haute valeur. Alors le prisonnier était attaché par un pied à une grande roue de pierre; on l'armait d'une épée et d'un bouclier; celui qui s'offrait pour le sacrifier, paraissait avec les mêmes armes, et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait à la mort, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers, et le vaincu servait de victime, car il fallait toujours qu'il y en eût une. Les prêtres ne voulaient pas perdre le privilège d'immoler un homme, et le peuple le divertissement des convulsions de la mort (**).

Toute la cosmogonie des Mexicains, leurs traditions sur la mère du genre humain, le souvenir d'une grande inondation et d'une seule famille échappée aux flots sur un radeau, l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'or-

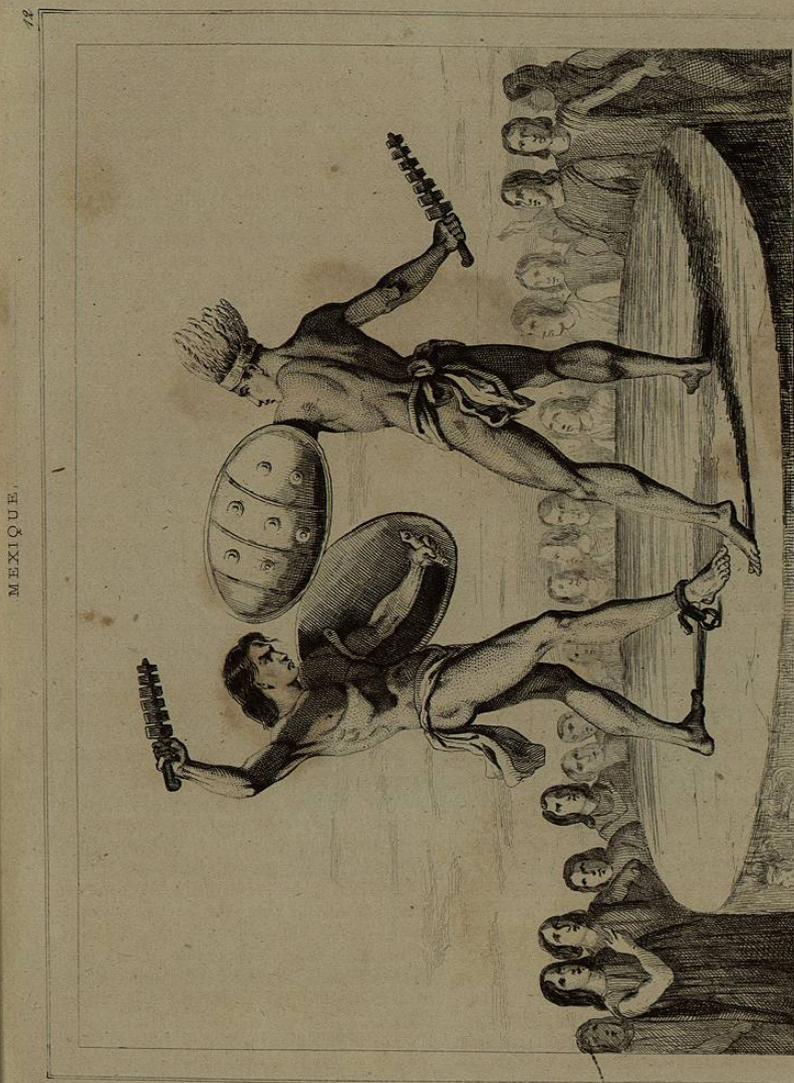
(*) Voy. pl. 11.

(**) Voy. pl. 12, 14, 15.

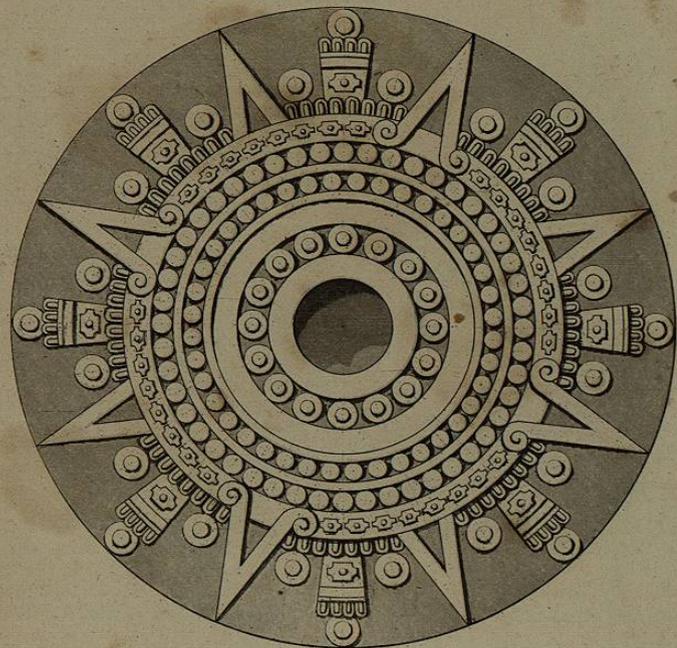
gueil des hommes et détruit par la colère des dieux, les ablutions pratiquées à la naissance des enfants, les idoles de farine, de maïs, distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples, la déclaration des péchés par les pénitents, les associations religieuses d'hommes et de femmes semblables à celles de nos couvents, cette croyance que des hommes blancs à longues barbes et d'une grande sainteté de mœurs avaient jadis changé le système religieux et politique du pays, toutes ces choses, enfin, firent croire aux religieux qui accompagnaient l'armée de Cortés, qu'à une époque très-reculée le christianisme avait été prêché dans le nouveau continent. Des savants mexicains crurent même reconnaître l'apôtre saint Thomas dans ce personnage mystérieux que les Aztèques et les Cholulans désignaient sous le nom de Quetzalcoatl. Ils appuyèrent surtout ce bizarre système sur l'existence de certaines images ou reliefs figurant la croix des chrétiens, observés en divers lieux de cette partie de l'Amérique. Nous n'avons pas besoin de discuter de telles opinions: il serait aussi ridicule de s'en occuper aujourd'hui qu'il était excusable à des moines espagnols, au seizième siècle, d'en faire l'objet de leurs prédilections.

Si, de l'état religieux du Mexique, nous passons à son état civil, nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de faire remarquer l'influence de l'esprit théocratique sur le gouvernement de la famille et sur celui de l'État. Nous le retrouvons particulièrement dans la distinction des rangs, dans la séparation des professions diverses, dans l'habitude de la subordination, et dans l'autorité presque illimitée du supérieur sur l'inférieur.

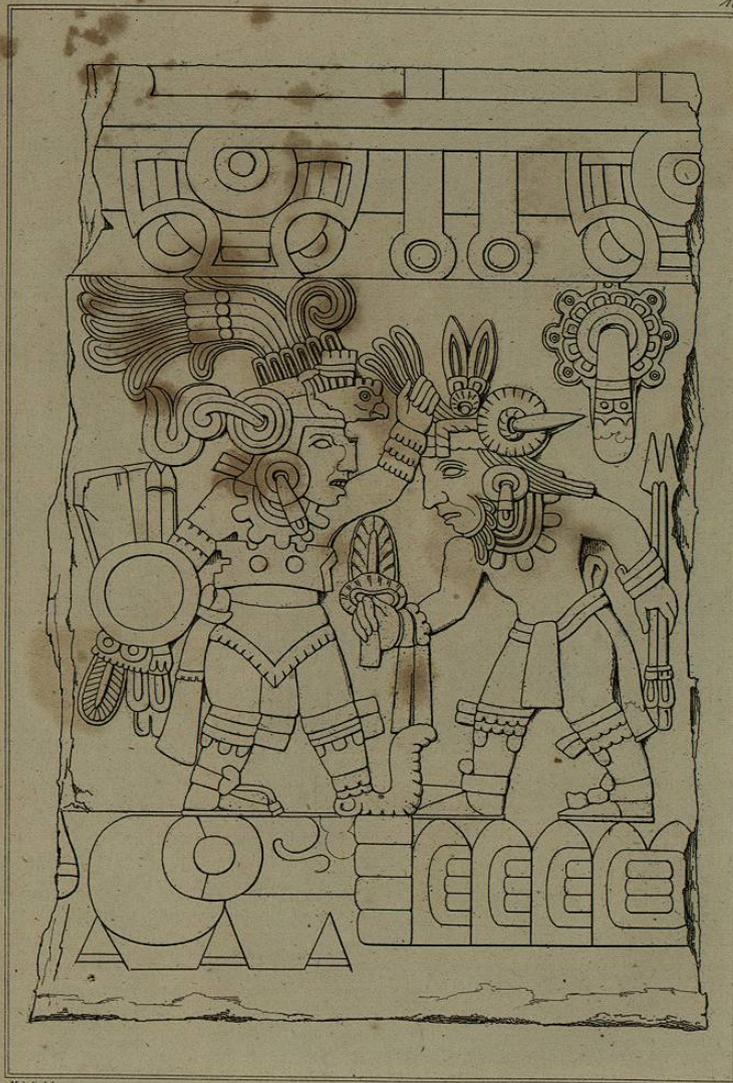
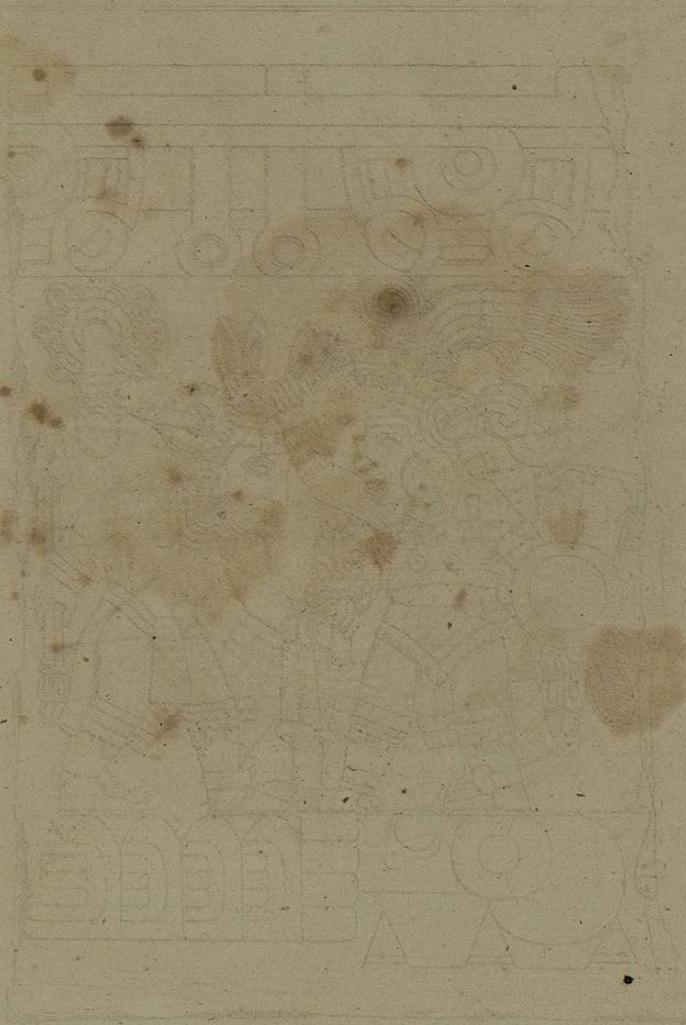
Tout Mexicain naissait libre, lors même que sa mère était esclave. Le père ne pouvait aliéner la liberté d'un de ses enfants que dans le seul cas où, pauvre et incapable de travailler, il n'avait d'autre moyen de subvenir à son existence. Le père qui exposait ses



Combat de Gladiateurs.



Pierre des Sacrifices.



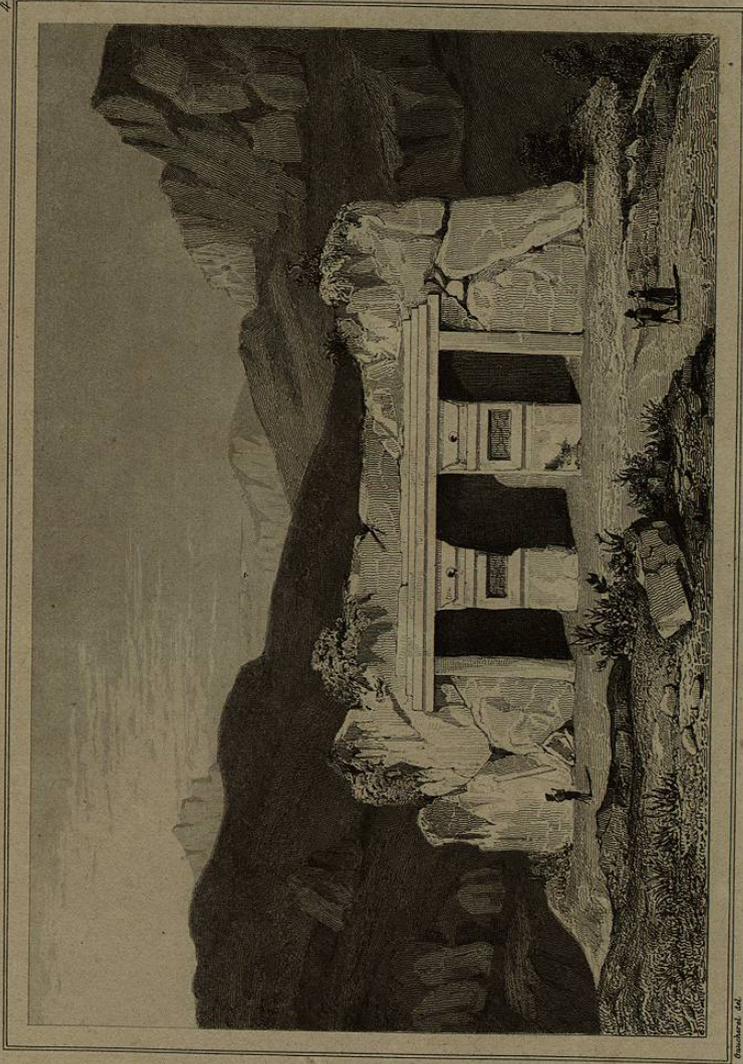
Nebé, del.

Figure, 66.

Bas-relief Antique de la pierre des Sacrifices.



GUATIMALA.

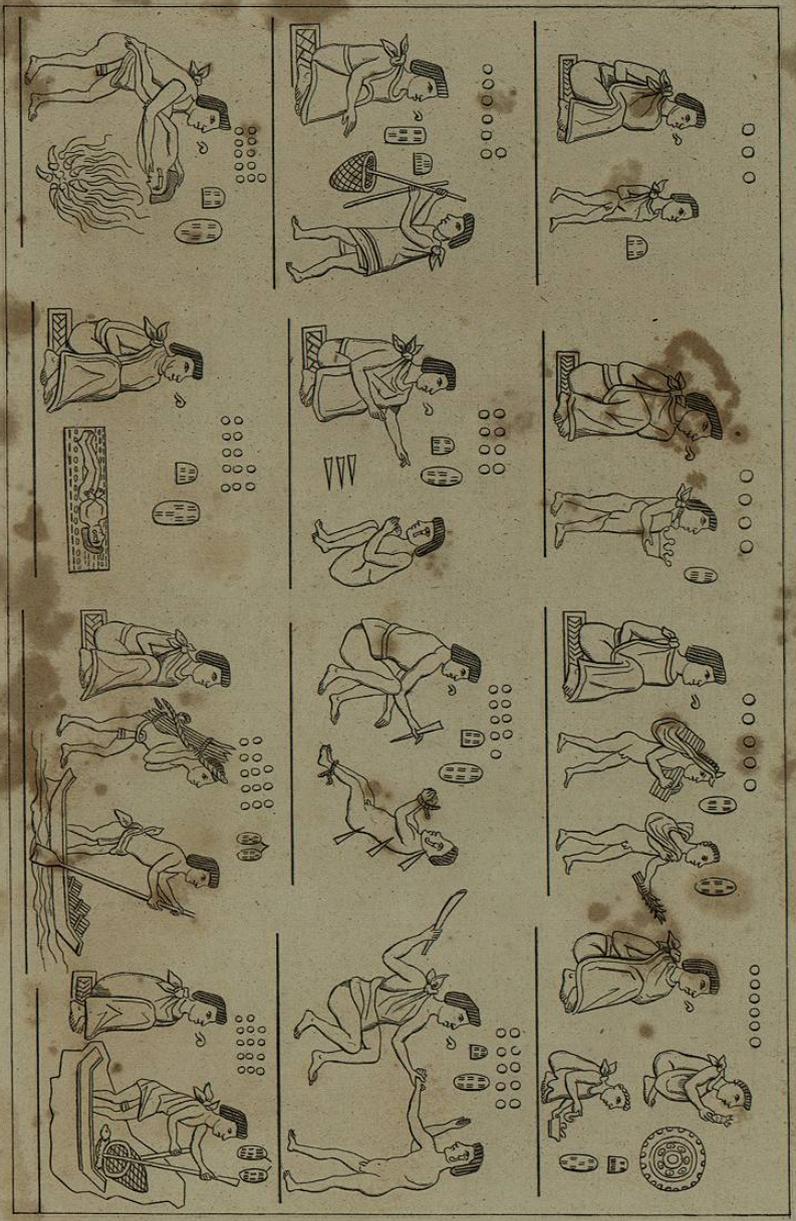


3. Salle du même Temple.

Amateur Books

Guatemala 24

Planchette, 1867.



Les figures, 1867.
Planchette, 1867.

Figure 18.



78

enfants perdait ses biens et sa liberté; l'enfant, ainsi protégé par la loi, devait au père respect et soumission.

Nous pouvons, dans les peintures de la collection de Mendoza, prendre une idée de la vie du Mexicain depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Une femme vient d'accoucher, son enfant est placé dans un berceau, auquel tient une fleur fragile comme sa vie. Quatre jours après, la sage-femme porte le nouveau-né dans la cour de la maison de l'accouchée, elle l'étend sur des joncs, elle le lave en présence de trois jeunes garçons, qui lui donnent un nom, et célèbrent cette fête en mangeant du maïs rôti. On remarque dans les mains de l'enfant les outils de la profession de son père; des armes indiquent que c'est le fils d'un guerrier; une quenouille et un fuseau annoncent que c'est une fille. Tous ces objets étaient enterrés dans l'endroit même où la cérémonie venait d'avoir lieu. Ceci rappelle le baptême des prosélytes du judaïsme (*).

Si les parents voulaient consacrer leur fils à l'état ecclésiastique, ils le portaient au temple le vingtième jour après l'ablution, et déposaient sur l'autel un présent de riches étoffes.

A cinq ans, nous trouvons les enfants de l'un et de l'autre sexe dans l'intérieur de la maison paternelle, s'essayant sous les yeux de leurs parents à de faciles travaux, à broyer du maïs, à porter de petits fardeaux, à filer, à tenir l'aiguille.

A huit ans, les instruments de punition leur sont montrés; on les menace, mais ce n'est qu'à dix ans qu'ils sont punis. Les punitions varient avec l'âge: ce sont des piqûres sur le corps et sur les mains avec des pointes de pite ou agave; c'est le fouet avec des verges ou des roseaux; c'est l'exposition à la fumée du piment; ce sont de longues courses de nuit sur les montagnes ou dans les rues, etc., etc., etc.

A treize ou quatorze ans, à l'âge où les forces commencent à se développer, ces enfants partagent les tra-

voux de leurs parents: ils conduisent une barque, ils rament sur le lac, ils pêchent, ils travaillent aux étoffes, ils font la cuisine. Ceux qu'une naissance plus distinguée appelle à d'autres professions, aux emplois publics, aux arts libéraux, sont présentés par leur père aux prêtres des séminaires chargés de l'instruction; ils apprennent sous ces maîtres les cérémonies de la religion, les annales du pays, l'art de peindre et d'écrire, et même les choses qui se rattachent à l'art de la guerre.

Lorsque l'âge de prendre un état est arrivé, et alors les années ne sont plus indiquées sur le tableau, on voit les jeunes gens, à la suite des prêtres ou des guerriers, recevoir des instructions, des récompenses, des châtiements, dans la carrière qu'ils ont embrassée.

Les mêmes peintures nous montrent enfin l'homme qu'elles ont pris au berceau parvenu dans le cercle des emplois et des honneurs, la tête ornée du ruban de chevalier (teuctli), tenant au bras le bouclier blasonné, dans le costume de l'ordre auquel il appartient, et paré des décorations qui récompensent la valeur, et surtout le nombre des prisonniers qu'on a faits à la guerre (*).

L'éducation mexicaine était toute aux mains des prêtres qui inspièrent à leurs élèves un grand respect pour leurs parents. Le pouvoir du chef de famille était étendu, et l'enfant, à quelque âge que ce fût, n'adressait jamais la parole à son père sans sa permission. Il embrassait presque toujours son état ou sa profession; l'ambition n'était point éveillée, chez ce peuple soumis, par l'appât d'une plus brillante existence que celle de ses ancêtres. Il se mariait jeune; on voit sur les tableaux hiéroglyphiques qu'à vingt deux ans il devait être marié, ou qu'il était alors censé se dévouer au culte des autels; alors les filles ne voulaient plus de lui pour époux, et, dans quelques parties de l'Anahuac, à Tlascalala par exemple, les célibataires étaient très-méprisés.

(*) Voy. pl. 16.

(*) Voy. pl. 18 et 19.



Peinture de Mendoza

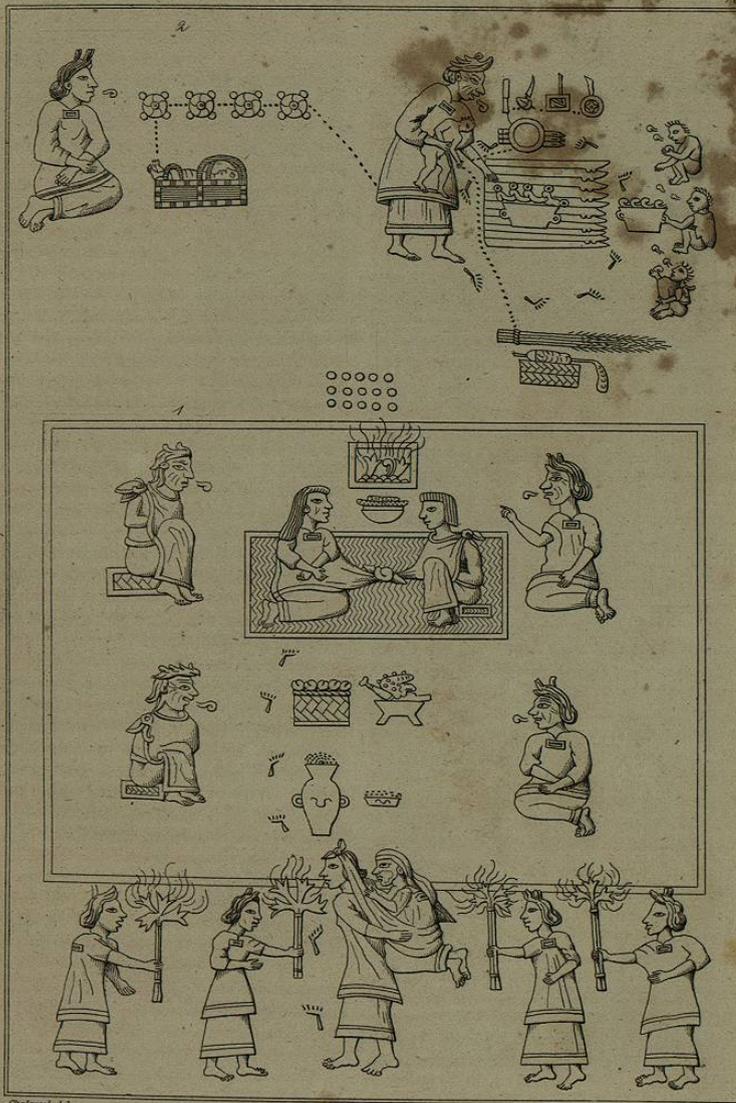
Voici, d'après les mêmes peintures, quelques détails sur les cérémonies du mariage. Lorsque le jour des noces était arrivé, celle qui avait négocié le mariage, et c'était ordinairement une des plus vieilles et des plus respectables femmes de la famille du mari, venait prendre la jeune fille pour la conduire au domicile de celui qu'elle allait épouser. Elle était accompagnée de parents, d'amis et de joueurs d'instruments. Quatre femmes, tenant à la main des torches de bois de pin allumées éclairaient le cortège. Le marié, son père et sa mère recevaient la jeune fille à la porte de leur maison; ils la complimentaient, ils brûlaient du copal devant elle, puis l'introduisaient dans une salle où toutes les personnes invitées se trouvaient réunies. Une natte était étendue au milieu de l'appartement; les mariés s'y plaçaient assis sur des sièges, puis un des assistants, peut-être un prêtre, nouait un des pans de la robe de la fille avec un coin du manteau du jeune homme. C'était la partie sacramentelle du mariage, l'acte qui le consacrait. Deux vieillards et deux vieilles femmes témoins des mariés leur adressaient ensuite l'un après l'autre une espèce d'instruction sur leurs nouveaux devoirs. Le copal brûlait en l'honneur des dieux. Un repas suivait, où la tempérance pouvait être violée sans crime. Quatre jours après la noce, on se rendait au temple, et l'on offrait aux dieux protecteurs de la famille, la natte sur laquelle les époux avaient passé la première nuit. Le divorce était fréquent au Mexique; il suffisait pour cela du consentement des deux époux, qui ne pouvaient plus se réunir (*).

Si l'intervention du prêtre est à peine aperçue dans les cérémonies du mariage, où quelques écrivains le font

(*) Les cérémonies du mariage et les négociations qui le précédaient variaient probablement avec le rang des époux. Les détails donnés par Clavigero, lib. vi, paraissent devoir s'appliquer aux noces de la noblesse et des classes riches de la société. Voyez pl. 16.

cependant figurer, il n'en est pas ainsi dans les détails des funérailles. Aussitôt qu'un Aztèque était mort, deux vieillards appartenant au temple, probablement de pauvres prêtres, étaient appelés. Ils s'emparaient du cadavre, ils lui lavaient la tête, ils l'entouraient de bandes de papier d'aloès, ils l'habillaient comme l'idole représentant le dieu protecteur de sa famille ou des gens de sa profession; puis ainsi costumé, ils asseyaient le mort dans un fauteuil, plaçaient près de lui une jatte pleine d'eau et quelques morceaux de papier couverts de caractères ou peintures hiéroglyphiques, espèces de passe-ports à l'usage du défunt, pour le voyage qu'il allait entreprendre. Chacun d'eux était une garantie spéciale contre un des dangers de la route. Le mort pouvait alors passer sans crainte entre les deux montagnes qui se heurtent sans cesse, près du grand serpent, sur les terres du crocodile, au milieu des huit déserts, et franchir enfin les huit montagnes noires sans être enlevé par le vent impétueux de la terre des morts, aussi lourd sur la tête du voyageur que la cascade qui tombe d'un haut rocher, aussi coupant que la lame du couteau du grand prêtre. Puis on brûlait le défunt avec ses habits, ses armes, les instruments de sa profession, afin que la chaleur du brasier le pût défendre contre le souffle glacé de ce terrible vent. On tuait ensuite un certain animal domestique, espèce de chien mexicain, pour qu'il fit bonne garde au mort pendant sa route dans l'autre monde, et tandis que l'un des prêtres entretenait la flamme du bûcher, d'autres prêtres chantaient des hymnes mélancoliques. Lorsque le tout était consumé, on recueillait les cendres dans un pot de terre qu'on plaçait dans un trou, et quatre-vingts jours après, on allait sur le lieu de la sépulture répandre du maïs et du vin. Telles étaient les funérailles du peuple. Mais à la mort des rois, il y avait un tout autre luxe de cérémonies, de pompes et de sacrifices. Aussitôt que l'empereur était en danger de mort, les statues des idoles étaient voilées ou couvertes d'un mas-

MEXIQUE.



1. Mariage. 2. Naissance.